

Signe des temps

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 47

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218340>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LETRE DE LA MI-NOVEMBRE

LE fœhn a soufflé. Ses efforts ont fondu les neiges et enflé les rivières; puis ce fut par de belles journées tièdes, le déploiment des splendeurs de l'automne.

Le Jorat ne mérite plus son antique nom de « Noir Jorat ». Il se détache sur le ciel bleu pâle, un ciel couleur de myosotis : il s'élève au-dessus des prés, extraordinairement verts pour la saison (ceci dû aux pluies de septembre), strié de pourpre et d'ocre par les hêtres s'insinuant en taches, en zébrures, en traînées, en plaques dans ses replis sombres et profonds. L'automne a fait une entrée royale; il a arrêté, chez nous, son char triomphal pour semer à pleines mains tous ses ors sur les verdure défrichées par les ardeurs du soleil. Il a libéralement jeté ses paillettes de cuivre et ses bronzes ardents, recouvrant les arbres d'une parure nouvelle avant que les bises s'approchent pour les secouer et les dépouiller.

Et les bises sont venues.

On a rentré les abondances. Maintenant, la vie est moins active; on prend quelque repos.

Le grand fourneau de molasse a été allumé dans la chambre commune; les hommes s'y assoient volontiers; c'est là qu'ils musent, qu'ils réfléchissent, qu'ils dorment un bon somme réparateur, l'après-midi et dans la soirée.

C'est là que j'ai trouvé, par un de ces après-midi apaisants de la St-Martin, installé confortablement sur le banc de pierre du fourneau centenaire, dans la ferme isolée, flanquée de ses quatre peupliers, un vieux philosophe que la vie a rasséréné, malgré ses épreuves, dures souvent. Je me suis assise en face de lui, dans le grand fauteuil laissé vide par sa compagne, et les yeux arrêtés sur la ligne du Jura lointain, d'un bleu de pervenche. Carrant l'étroite fenêtre, j'ai recueilli pour les lecteurs du *Conteur*, ce que m'a dit ce vieil ami.

— Oui, tu as raison, elle a été une bonne femme celle-là, — nous parlons de la compagne morte récemment, — aujourd'hui où les femmes parlent volontiers de leurs droits, je me reporte à soixante ans en arrière et je repasse dans ma tête, toute mon existence avec elle. Elle en parlait elle aussi, de ses droits, et j'aimerais bien te les rappeler pendant que je le peux encore, tu en feras ton profit, ma petite.

Le premier des droits, disait-elle, est d'aimer, d'agir et de prier sans cesse; le droit de pleurer avec ceux qui pleurent, le droit de veiller quand les autres dorment. Le droit d'essuyer les larmes, le droit d'apaiser les craintes et d'effacer les plis des fronts soucieux, le droit de consoler dans le désespoir, le droit de détourner du sentier trop large celui qui s'y engage, le droit de retenir le fils prodigue. Enfin, le droit de vivre pour ceux qu'on aime, le droit de s'efforcer de témoigner cet amour dans les mauvais jours et dans les bons, le droit d'é-

gayer le foyer terrestre de joyeux sourires et de paroles aimables.

Et que faut-il de plus, pour remplir la vie, ma petite ? conclut le campagnard octogénaire.

Mme David Perret.



DAI GILET A MANDZE.

BIBINEAU l'etàt zu pè la faire. L'avàï fam de lài veindre onna modze po fère de la mounia po payi sè z'intérêt et po ratsetà on drài de fretàre. Et pu, po tot dere, l'etàt on bocon serrà stau dzo. Sa fenna lài avàï de : « Te sà, Bibineau, te bailleri pas ta modze po rein. Et pu n'ausse pas lo bounbeu de tè soulà, sein quie gâ ! » L'à que la Bibineuale bade-nàve pas et Bibineau lo savàï prào. L'è li que portàve tsausse et quand son hommo l'avàï bu on verro de trào, vayà chaleu ! mè z'ami ! Dan, Bibineau l'avàï met sè z'haillon de sail-làte avu on biau gilet à mandze ein lustrine et pu vi po la faire.

Ma fàï ! Bibineau, n'è pas l'eimbarra, mà n'a pas z'u de tchance; midzo l'etàt arrevà et la modze n'etàt pas veindya, tant que, pé vè duve z'hàore l'a falu remodà po l'ottò, ein trabet-seint, po cein que l'etàt on bocon eimmourdzi.

D'à premi, Bibineau menàve sa modze pè lo lincou, mà quand l'è que fut su lo tsemin de travèsse et que la bête sè recougnessà ie fot lo lincou su le corne, trè son bruleau de son mor, lo met dein la catsette de gilet, doùte son gilet à mandze ein lustrine lo bete su la modze dèso 'na creverta et pu passe derrài po suivre tant bin que mau.

N'èin menàve pas lardze, Bibineau et pètave rido mince. Tonnerre assebin : la modze ramenàie ! quasu pe rein d'erzèint dein sa catsenaille ! eimmourdzi quemet on pompier ào ressat d'on incendie ! qu'è-te que voliàve dere sa Bibineuala. Chàve à grante gotte po cein que l'avàï pouàre d'onna rutàie, que lo vin lo travailive et que fasàï tsaud. Et pu la modze allàve gaillà, tota conteinta de chà revère son étrabllio et dzelhive quemet on dzouveno vi.

Tot d'on coup, Bibineau tràove on gilet à mandze ein lustrine, drài devant sè pi. Sè cllinne, lo preind, lo vouàite tot dzoïào ein sè peinsèint ein li-mimo :

— L'è la Bibinaula que sarà conteinta se lài rapporto clli gilet que i'è trovà.

Adan ie trasse po rattrapà sa modze, met lo gilet su l'autro, dèso la creverta, et sè remet à martsì derrài.

N'avàï pas fé dhi pas que trove oncora on gilet à mandze.

— Eh bin ! que sè peinsè, pu omète dere que i'è de la tchance vouà. Vaitcè doù gilet à mandze que trovo. La Bibineuala va m'eimbransi !

Et va betà clli gilet vè lè z'autro, dèso la creverta, tandi que la modze lèvave adì lo tiu.

N'a pas etàt bin llein que retrove oncora on gilet à mandze ein lustrine.

Bibineau àovressà on mor quemet onna bor-natse de galatà, dào tant que l'etàt èbahì et sè desàï :

— Mâ ! mâ ! l'è èpouairò guièro de gilet à mandze on trove. L'è bin su 'on boutequan que lè z'a perdu. Mâ porquie dein ti clliào gilet l'an-te met on bruleau ?

Clli gilet l'a etàt eintètsi avoué lè z'autro, dèso la creverta, tandu que la modze dzelhive adì de dzoüio — prào su — que sàï binstout rarrevàie.

Tota la vèprà, Bibineau l'a ramassà dinse dàï gilet à mandze avoué dàï bruleau dein la catsetta.

Tot paràï, sè mafitàve d'adì sè cllinnà, sè cllinnà et, grantenet aprì, quand l'èin a retrov-à ion, s'è de :

— L'èin é quasu ramassa onna ceintanna. Sti coup, l'èin é prào. Laisso stisse.

Et du cein n'èin a min retrov-à.

Quand l'è rarrèv-à à l'ottò, ie dit dinse à sa fenna :

— Sti iàdzo, te v-ào rein av-ài à ronnà. N'è pas veindu ma modze, l'è veré, mà i'è trov-à on-na nitta de gilet à mandze ein lustrine. Onna ceintanna ! Sant lé, dèso la creverta.

La fenna n'a pas etàt grand teinmps à dere :

— Bàogro de guieux ! N'èin fà jamé d'autro : N'a pas veindu sa modze, s'è soul-à et l'a perdu son biau gilet à mandze ein lustrine...

Bibineau l'a etàt fouettà et betà ào lhi. N'a jamé compr-à cò av-ài pu lài rob-à ti lè gilet à mandze que l'av-ài trov-à.

Marc à Louis du Conteu.

Il faut que rien ne se perde. — Dialogue entendu à Bière dans un cours de répétition :

Un officier, après avoir fait manœuvrer ses hommes, commande : Halte, repos ! et il laisse sa compagnie en plein soleil. Alors un loustic d'Aubonne s'approchant tranquillement de son chef :

— Pardon mon capitaine...

— Que veux-tu, mon ami ?

— Mon capitaine, il y a là, tout près, de l'ombre qui se perd !...

Signe des temps. — Chez un charcutier :

La cliente : Je vous ferai observer que, la semaine dernière, j'ai trouvé un morceau de caoutchouc dans une de vos saucisses.

Le charcutier : Hélas ! madame, on a bien raison de dire que l'automobile remplace le cheval partout.

LA GRANDE BIBLIOTHEQUE DE MORGES

LA ville de Morges, dit l'Ami, possède une institution dont elle peut être fière et que beaucoup de villes plus importantes pourraient lui envier; nous voulons parler de sa bibliothèque.

Elle fut fondée en septembre 1767 par un certain nombre de familles de Morges et du Pays de Vaud et même au-delà, qui désiraient se procurer le plaisir de la lecture à une époque où les journaux n'existaient pour ainsi dire pas, et avoir en même temps un lieu de réunion, car on venait à la bibliothèque non seulement pour y chercher des livres, mais aussi pour se voir et s'entretenir.

Les fonds nécessaires furent fournis par une souscription des fondateurs ainsi qu'au moyen d'une loterie, ceux-ci versèrent chacun une som-